



Première
ANNEE



VOLUME

II



NUMERO

33



6

Oct.

1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE

JEANNE d'ARC à Masson.

Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



BOURSE DES SAINTS ANGES.

Cette prime consiste en une bourse de collège de \$ 70.00 par année, pendant 7 ans, en faveur d'un aspirant, **bona fide**, au sacerdoce.

Elle sera tirée au sort entre **les prêtres**, qui nous envoient des abonnements, aussitôt qu'il y aura 700 abonnements d'un an, **payés**.

AUTRE PRIME.

On nous dit de différents côtés : La prime que vous donnez sous forme de bourse n'encourage que le clergé à travailler à répandre la " Famille Chrétienne. " Bien des personnes, surtout des maîtresses d'école, deviendraient d'excellentes zélatrices si elles avaient un petit encouragement.

Nous reconnaissons toute la justesse de cette remarque, et tout en maintenant la " bourse des Sts Anges, " nous ferons un nouveau sacrifice.

Voici ce que nous offrons aux personnes qui veulent être zélatrices.

Chaque *nouvel* abonnement envoyé par une zélatrice recevra un billet pour le tirage d'une prime consistant en morceaux de musique, cantiques ou opérettes.

On tirera une prime par 10 abonnements, de sorte qu'une zélatrice qui enverra 10 abonnements à la fois, n'aura pas besoin d'attendre le tirage au sort et choisira sa prime immédiatement, c'est-à-dire une série entière, telle que ci-après.

Série No 1

Musique Religieuse.

Tu sais bien que je t'aime.	Duo à l'Eucharistie.	—	0,40
Viens!	" " "	—	0,50
L'hostie de Noel.	— — —	—	0,40
Cœur Sacré de Jésus.	— — —	—	0,40
Reine et Mère.	— — —	—	0,50
Au ciel.	— — —	—	0,40
Le lis de St Joseph.	— — —	—	0,40
			3,00

Série No 2

Il est venu.	—	—	0,40
Il faut qu'il règne.	— — —	—	0,40
Noel, Noel.	— — —	—	0,40
serment au Sacré-Cœur.	— — —	—	0,40
Ton Cœur de Mère.	— — —	—	0,40
C'est un serment.	— — —	—	0,40
Soldat vaillant.	— — —	—	0,40
			2,80



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. II. No. 33. — 9 OCT., 1898.

SOMMAIRE :

Evangile du dixneufième Dimanche après la Pentecote. — Calendrier. — Le don de force. — Le St Rosaire. — Un lutteur. — L'ame d'un laquais. — Ministre pécheur. — La Femme Chrétienne. — Vie du B. F. de Nicosie.

Evangile du XIX^e Dimanche après la Pentecote.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Matthieu. — Ch. 22.*

EN ce temps-là, Jésus continuant de parler en paraboles, dit aux princes des prêtres et aux pharisiens : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant célébrer les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités, mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, avec ordre de dire à ceux qui étaient invités : J'ai préparé mon festin ; j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce qui avait été engrainé : tout est prêt, venez aux noces. Mais, au lieu de s'y rendre, ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à ses affaires ; quelques-uns se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages, et les tuèrent. A cette nouvelle, le roi, irrité, envoya ses troupes, extermina les meurtriers et brûla leur ville. Il dit ensuite à ses serviteurs : Le festin des noces est prêt ; mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes : allez donc dans les places publiques, et appelez aux noces tous ceux que vous y trouverez. Les serviteurs parcourèrent les rues, réunirent tous ceux qu'ils trouvèrent bons et mauvais, et la salle du festin fut remplie de convives. Le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ?

Et cet homme ne répondit rien. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dehors dans les ténèbres ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents ; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

Le roi dont il est parlé dans cette parabole est le Père céleste, qui donne l'Eglise pour épouse à son Fils unique. Il prépare à cet effet un magnifique festin de noces, dont les mets divins sont la doctrine évangilique, les saints sacrements et les joies célestes. Les Juifs furent les premiers invités à ce banquet, par les serviteurs de Dieu, les prophètes, les apôtres et les disciples de J.-C., mais ils dédaignèrent l'honneur qui leur était fait et la grâce du divin monarque ; ils maltraitèrent et mirent à mort ses serviteurs, et par un juste châtiment, ils furent rejetés par lui, et détruits par des armées ennemies en même temps que Jérusalem leur principale ville. Alors Dieu appela à leur place les idolâtres et tous les peuples qui marchaient dans la voie large de l'enfer ; ces peuples remplacent les malheureux Juifs dans la salle du banquet, et ils les remplaceront aussi un jour dans le ciel. C'est ainsi qu'il est vrai de dire des Juifs, à qui J.-C. adressaient cette parabole, que beaucoup d'entre eux ou plutôt tous ont été appelés, mais que bien peu ont été élus, parce que le grand nombre n'a pas voulu se rendre à l'invitation de Dieu.



CALENDRIER

Octobre.

9 DIM.	XIX ap. Pent. Maternité de la T. S. Vierge. Solennité de St Michel.
10 Lun.	ST FRANÇOIS DE BORGIA.
13 Jeu.	ST EDOUARD, roi,
14 Ven.	ST CALIXTE, pape et mar.
15 Sam.	STE THERÈSE.
16 DIM.	XX ap. Pent, PURETE DE LA B. V. M.



Le Don de Force.

(20^{ème} article sur le St Esprit.)

SOUFFRIR. Saint Antonin et saint Thomas donnent plusieurs raisons pour montrer qu'il faut plus de force pour souffrir que pour agir. " Sans doute, disent-ils, attaquer et se jeter dans le péril précède, quant au temps, supporter et souffrir. Néanmoins, supporter et souffrir est plus essentiel à la force, plus noble, plus difficile et plus parfait. D'abord, il est plus difficile de combattre contre un plus fort, que contre un faible. Or,

celui qui attaque se pose en plus fort, tandis que celui qui soutient le choc se présente comme plus faible.

“ Ensuite, celui qui supporte et qui souffre sent actuellement le mal et le danger, tandis que celui qui attaque ne les voit que dans l'avenir. Or, il est bien plus difficile de n'être pas touché du mal présent que du mal futur. Enfin, supporter implique une certaine longueur de temps, tandis que attaquer peut se faire en un clin d'œil. Mais pour demeurer longtemps inébranlable à l'attaque, au danger et à la douleur, il faut bien plus d'énergie que pour se porter subitement à une œuvre difficile. ” De là, ce mot d'un grand capitaine : Les meilleurs troupes ne sont pas les plus ardentes au combat, mais les plus dures à la fatigue.

Que l'homme doit-il souffrir ? Mieux serait de demander ce qu'il ne doit pas souffrir. Douleurs physiques et morales, douleurs nées au dedans, douleurs venus du dehors, *foris pugnae, intus timores* ; maladies de tout genre et de tous les organes, pauvreté, contradictions, calomnies, injures, injustices, attaques du côté du démon, de la chair et du monde, en un mot, la peine du corps et la peine de l'âme sous toutes les formes : tel est le cortège qui l'entoure pendant tout le cours de son pèlerinage.

Nous ne parlons que de la condition commune à toutes les existences. Souvent l'homme et surtout le chrétien est prédestiné à des souffrances exceptionnelles. Sa vertu irrite le monde et le démon. Pour lui en particulier, sont leur haine, leurs sarcasmes, leurs mépris. Pour lui, aujourd'hui comme autrefois, sur une grande partie du globe, se forgent les chaînes, s'ouvrent les prisons, se dressent les potences, s'aiguisent les sabres et s'allument les bûchers. Il faut que l'homme, l'enfant et le vieillard, la vierge timide brave tout cet appareil de mort et la mort elle-même : l'apostasie serait l'enfer.

Mais qu'est-ce que l'homme ? La faiblesse même, Cherchez tout ce qu'il y a de plus faible dans la nature, une feuille que le vent emporte, c'est l'homme. Ainsi le définit le Saint-Esprit lui-même : *Folium quod vento rapitur*. Incapable d'avoir une bonne pensée, il ne peut de lui-même ni agir ni vouloir, au bénéfice de sa fin dernière. Inconstant, il forme de bonnes résolutions qu'il ne tient pas. Lâche, la moindre peine l'effraye ; sensuel, la mortification lui est en horreur, insoumis, le joug de l'obéissance lui pèse. A la moindre violence qu'il est obligé de se faire pour Dieu, le mécontentement est au fond de son cœur, la résistance dans sa volonté, l'opposition dans son esprit, la plainte et le murmure sur ses lèvres. Voilà, et plus nulle encore, la feuille sèche qu'on appelle l'homme.

Et pourtant, il faut que cet être si faible devienne la force vivante ; il faut que cet enfant de Dieu devienne parfait comme son père. Malgré tous

les obstacles que nous avons signalés, malgré le démon, malgré le monde, malgré lui-même, il faut que ce roi tombé reconquière le trône qu'il a perdu. Mesurez sa faiblesse, mesurez la grandeur de l'entreprise, et vous aurez la mesure du besoin continuel qu'il a du don de force.

Méthode pour dire avec fruit le saint Rosaire.



E m'unis à tous les saints, etc... Si vous avez réfléchi à la grandeur de Celle que vous allez saluer et aux immenses besoins de votre âme, vous devez sentir la nécessité de l'union : que peut, en effet, le cœur qui reste seul ? Lorsqu'un mauvais créancier, lit saint Ignace, a quelques pièces douteuses ou de mauvais aloi, il se garde bien de les présenter seules, elles seraient examinées et refusées ; mais il les mêle dans une grosse somme, et alors, confondues dans le nombre et au milieu des bonnes, elles passent et sont acceptées. De même, ajoute-t-il, si vous priez seul, votre prière ne vaudra que votre valeur, c'est-à-dire peu de chose ; mais si vous vous associez à des âmes vertueuses, elle revêt leurs mérites.

Je m'unis à tous les Saints qui sont dans le ciel!... Quel sujet de confiance ! Les Saints sont les amis de Dieu, ses favoris intimes ; leur voix est toujours écoutée... Vous vous y unissez, et, par cette union, vous vous appropriez leurs sentiments, leurs louanges, leur amour ; votre prière, votre voix fait chœur avec tout le ciel. Y pensez-vous, vous qui dites le Rosaire avec si peu de confiance et tant de froideur ? Vous associez vos louanges à celles de ces zélés serviteurs de Marie qui la saluaient ici-bas avec de si amoureux transports, à un saint Dominique, à un saint Bernard, au bienheureux Montfort, tout ravi, hors de lui-même quand il était aux pieds de sa tendre Mère ! “ Quelle monstruosité, s'écrie saint Bonaventure, que nos cœurs soient occupés de choses vaines, inutiles et peut-être même coupables, pendant que nos lèvres célèbrent les grandeurs de la très glorieuse Vierge. ” Vous êtes uni aux anges du Ciel qui contemplent avec tant d'allégresse leur auguste Souveraine. Avez-vous jamais essayé de pénétrer les sentiments de vénération du saint Archange envoyé de Dieu pour saluer Marie, et lui offrir ce compliment que vous allez répéter tant de fois ?

A tous les justes qui sont sur la terre, à toutes les âmes fidèles qui sont dans ce lieu. La louange de ceux qui sont encore dans les misères et les travaux de l'exil est aussi bien agréable à Dieu ; elle n'a pas la beauté et l'éclat de celles du Ciel, mais elle a le grand mérite (que les saints pour-

raient nous envier) du combat, de la souffrance et du progrès dans l'amour. Il y a, sur tous les points de la terre, tant d'âmes saintes, crucifiées par les plus vives peines, brûlant d'un ardent amour au milieu des ténèbres et des épreuves; il y a tant de cœurs qui aiment ardemment Marie, qui la saluent dans le chapelet avec une vive joie, qui la prient avec tant de confiance et de tendresse! Emparez-vous de leur ferveur et de leurs mérites en vous y unissant.

Je m'unis à vous, mon divin Jésus, pour louer dignement votre sainte Mère... L'amour n'est jamais satisfait. La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure, dit saint Augustin. Et d'ailleurs comment louer dignement Celle qui, élevée au-dessus des anges et des saints, a été appelée à l'insigne privilège de la Maternité divine! Jésus seul peut satisfaire à ces grands devoirs et lui offrir de dignes marques de respect et d'amour; Jésus qui désire encore honorer sa Mère en nous et par nous, et qui est là au saint Autel... C'est pourquoi nous nous unissons à Jésus pour louer et aimer parfaitement Marie. Quelle sera votre ferveur, si vous y songez, et n'êtes-vous pas déjà assuré de gagner les bonnes grâces de Marie, puisque vous les sollicitez par tout ce qu'Elle a de plus cher, par le Cœur de son divin Fils?

Et pour vous louer en Elle et par Elle... C'est là le but de toute notre dévotion: glorifier Jésus plus parfaitement par Marie, c'est-à-dire répéter par tous nos sentiments, tous nos actes, les affections, les actes de ce Cœur immaculé qui seul l'a aimé dignement. Glorifier Jésus en Marie son tabernacle, le lieu de ses délices, de son repos... voilà le grand but de toute notre dévotion à Marie, son magnifique résultat. Oui, c'est pour cela que nous nous sommes donnés entièrement à Marie, afin que cette bonne Mère, en s'emparant de tout nous-mêmes, glorifie Jésus par Elle-même en nous, et nous le fasse glorifier en Elle.

Je renonce à toutes les distractions qui me viendront pendant ce chapelet que je veux dire avec modestie, attention et dévotion, comme si c'était le dernier de ma vie... Comme la fragilité, la pesanteur de notre nature nous entraîne malgré nos bonnes résolutions, ajoutez cette renonciation qui annihilera vos faiblesses par avance et rendra inutiles les efforts de l'ennemi... avec le souvenir précieux de la mort, bien propre à secouer votre lâcheté et à produire une soif plus ardente des grâces que vous devez solliciter.

Et maintenant, quels que soient vos troubles, vos ennuis, que pouvez-vous craindre? Vous êtes aux pieds d'une tendre Mère qui écoute avec bonheur le bégaiement de ses pauvres enfants... de la Mère de la miséricorde, qui n'a qu'un désir, celui de vous exaucer. Qui sont les plus privilégiés d'une telle Mère, sinon les plus indigents et les plus misérables?...
.

Demandez donc sans hésiter, pour vous, pour les pécheurs, pour les âmes du purgatoire et pour l'Église tout entière, et vous serez exaucé.

Nous vous offrons, très sainte Trinité, ce Credo, etc. En récitant le Symbole, représentez-vous le Ciel ouvert au-dessus de votre tête... Écoutez l'éternel cantique des anges : " Saint, saint, saint le Seigneur, le Dieu des armées. " Pensez à Celle qui est appelée le Temple auguste de la très sainte Trinité et à qui les bienheureux adressent incessamment cette salutation : " Sainte, sainte, sainte Marie, Mère de Dieu toujours Vierge. "

Dites avec grande piété le Pater, vous unissant à l'esprit dans lequel Jésus-Christ le récitait sur la terre, à l'honneur et à la gloire de Dieu son Père et pour le bien de l'Église. Vous pourrez continuer les autres Pater dans ces mêmes intentions.

Au 1^{er} Ave, saluez Marie comme Fille bien-aimée de Dieu le Père, et en la félicitant avec sainte Elisabeth de cette foi si vive avec laquelle Elle crut toujours si fermement aux promesses de Dieu, demandez-lui une abondante participation de cette vertu, vous rappelant avec joie ces paroles du bienheureux Montfort aux fidèles serviteurs et esclaves : " La très sainte Vierge nous donnera part à sa foi qui a été plus grande sur la terre que la foi de tous les Patriarches, des Prophètes, des Apôtres et de tous les saints, foi qu'Elle garde dans le ciel avec l'agrément de Dieu, pour la donner dans l'Église militante à ses enfants les plus dévoués ; foi qui, comme un mystérieux passe-partout, vous donnera entrée dans tous les mystères de Jésus-Christ et jusque dans le Cœur de Dieu même, et sera enfin votre vie divine, votre trésor caché de la divine Sagesse. "

Au 2^e Ave, saluez-la affectueusement comme Mère de Jésus-Christ, la Sagesse Éternelle, et, vous souvenant que Marie est appelée la Mère de la sainte Espérance : *Mater sanctæ Spei*, demandez-lui cette vive confiance qu'Elle donne toujours infailliblement à ceux qui, comme vous, lui sont consacrés sans réserve. Si Elle est l'espoir de ceux qui ont perdu toute espérance, que ne devez vous pas attendre de Celle que vous appelez si souvent votre bonne Mère ? Appuyé sur ses mérites qui sont à vous, espérez tout de Dieu, même contre toute espérance, et dites désormais avec saint Bonaventure : " O divine Maîtresse, j'agirai avec la plus douce confiance et ne craindrai plus rien, parce que vous êtes ma force et ma louange dans le Seigneur "

Enfin, au 3^e Ave, honorez-la comme l'Épouse de l'Esprit-Saint, et rappelez-vous qu'Elle est la Mère du Bel Amour : *Mater pulchræ dilectionis*. Priez-la de faire descendre en votre âme une étincelle de ce vaste incendie d'amour dont Elle est tout embrasée ; qu'Elle élargisse enfin votre cœur toujours si craintif, et y introduise le pur amour dont Elle a le trésor, afin que

vous puissiez courir dans la voie de la vertu avec la vraie liberté des Enfants de Dieu.

Au Gloria Patri, rappelez vous que des mystères merveilleux sont cachés dans cet admirable cantique ; qu'il renferme l'abrégé de ce que disent toutes les créatures, chacune en son langage, depuis le brin d'herbe de la vallée jusqu'aux Séraphins embrasés d'amour. Au Ciel, Marie le chante encore avec Jésus, mais avec de si harmonieux accords que nul, excepté Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, ne le comprend tout à fait. Honorez donc les trois personnes de l'adorable Trinité dans le Cœur et les intentions de la très sainte Vierge, et soyez assuré que cette bonne et divine Mère vous obtiendra une grande participation aux trois vertus de foi, d'espérance et de charité que vous avez demandées par sa puissante médiation.

Un anglais lutteur.

Un Anglais arrivé trop tard pour assister à une fête de lutteurs dans le canton de Berne, témoigne tout son regret de ne pas avoir vu le vainqueur.

— Monsieur, si vous désirez absolument faire sa connaissance, dit le maître d'hôtel, la chose est facile, Arnold F. demeure à une demi-lieue d'ici. Vous le trouverez sans doute aujourd'hui.

Le fils d'Albion se renseigne exactement, fait seller un cheval et part. Arrivé à l'endroit indiqué, il ne tarde pas à trouver Arnold, plantant des pommes de terre.

— Aoh ! c'est vous le fameux lutteur ?

— Oui, Monsieur, c'est moi qui ai obtenu le premier prix.

— Aoh ! voulez-vous lutter avec moi ?

— Si cela vous fait plaisir...

L'anglais saute à bas de cheval et ôte son habit. Ne connaissant pas la lutte suisse, il boxe vigoureusement sans attendre de préliminaires, et jette le montagnard sur son séant. Vexé de cette manière de procéder, celui-ci empoigne de ses deux mains de fer son déloyal adversaire et le lance de l'autre côté d'un mur élevé de plus de dix pieds.

Sans se déconcerter, l'Anglais lui crie :

— Aoh ! Monsieur le lutteur, lancez aussi le cheval à moâ. "

L'Ame D'un Laquais

Le vieux sir Talton Sykes, le père du baronnet actuel, vient de mourir à l'âge de 93 ans. C'était un type, raconte la *Saint-James Gazette*.

Un jour, sir Talton, qui possédait une grosse fortune — ce qui lui per-

mettait de vivre à sa guise — était mollement étendu sur une meule de foin nouvellement fauché.

Il portait une vieille vareuse, un non moins vieux pantalon de coutil ; ses pieds étaient nus et sa tête couverte d'un grand chapeau de paille sous lequel s'engouffraient par moment les spirales de fumée bleuâtres qui sortaient d'un " brûle-gueule " en bois de bruyère, à l'aide duquel cet original achevait de digérer un copieux déjeuner.

Survient un chemineau qui prend l'homme couché dans l'herbe pour un vieux garçon de ferme sans place qui se la coule douce. Et tout de suite il l'interpelle :

— Dis donc, l'ami, j'ai bien chaud à marcher ainsi sur la grand'route en plein soleil ; tu n'aurais pas, par hasard, de quoi me payer à boire ?

— Non, lui répondit l'homme à la pipe, je ne puis rien te donner, mais j'ai un " tuyau " à ta disposition.

Indiquant d'un geste paresseux le château voisin, il ajouta :

— C'est là qu'habite sir Talton Sykes, un vieux fou qui n'a jamais refusé de venir en aide aux miséreux.

Notre chemineau ne se le fit pas dire deux fois et se mit à suivre la route qui conduisait à la demeure seigneuriale.

Aussitôt qu'il put le faire sans être aperçu, sir Talton regagna son château par un chemin de traverse. Il appela son maître d'hôtel auquel il donna l'ordre d'offrir un lunch plantureux au vieux mendiant et de ne pas le laisser partir sans lui avoir mis une livre sterling dans la main.

Une heure après, le trimardeur était de nouveau sur la route et repassait devant l'homme à la pipe.

— Dis donc l'ami, t'es un frère pour de vrai ! Sais-tu que je viens de faire le meilleur repas de ma vie. La bière surtout était fameuse.

— Tant mieux pour toi ! et que t'ont-ils donné en partant.

— Mais..... rien du tout. Tu es étonnant. Que diable voulais-tu que je demande de plus ?

— Tiens, tiens ! Viens donc un peu avec moi, par ici.

Cinq minutes après sir Talton sonnait son majordome, qui devint blanc comme un linge en apercevant le chemineau.

— Misérable ! hurla le vieux baronnet. Si je ne savais déjà à quoi m'en tenir, je le lirais sur ton visage de fourbe...

Comme il y a longtemps que tu es au service de ma famille, je ne veux pas être trop dur pour toi. Sur-le-champ, tu vas donner, non pas une livre sterling à cet homme, mais deux, et aujourd'hui même j'exige que tu verses 50 livres sterling (1250 francs) à l'hôpital de notre commune, ou bien tu

vas filer d'ici immédiatement pour n'y plus jamais reparaitre.

Et comme la place était bonne, le valet paya.



Un ministre pêcheur à la ligne.

Mr de Salvandy, ministre de l'instruction publique, en France, sous le règne de Louis Philippe. était un enragé pêcheur et il avait découvert, à ses heures de loisir, sous une arche du pont de la Concorde, un coin merveilleux pour le goujon, où il s'installait avec délices.

Un jour, M. de Salvandy s'aperçut avec stupeur, qu'un intrus lui avait chipé son arche, un petit vieux à lunettes, qu'il retrouva là, ligne en main, le lendemain et le surlendemain. Le ministre ne disait rien, mais il était très vexé. Le quatrième jour enfin, M. de Salvandy sentit la patience lui échapper et il aborda l'intrus.

— Ça mord? questionna-t-il?

— Vous voyez, répondit l'homme, et du geste il indiqua un réservoir de fer-blanc plein de poissons.

— Bon endroit, n'est-ce pas? ajouta le grand-maître de l'Université.

— Excellent, fit le pêcheur, décidément peu loquace.

La conversation tomba. Ne sachant comment la reprendre, M. de Salvandy, très nerveux, finit par abandonner sa réserve habituelle pour s'écrier d'un ton très vif:

— Ah! ça! vous n'avez donc rien à faire pour passer toutes vos matinées à cette place!

Du coup, le pêcheur lâcha sa ligne, et se rapprochant:

— *Infandum regina jubes renovare dolorem!* dit-il d'un ton pénétré: monsieur vous me faites beaucoup de peine.

Et à son interlocuteur stupéfait, il narra son histoire.

Ancien recteur d'Académie en province, il venait d'être dégoûté pour une faute qu'il n'avait pas commise. En vain avait-il multiplié suppliques sur suppliques, le ministre de l'Instruction publique ne voulait rien entendre et refusait même de le recevoir!

Désespéré, il cherchait dans sa passion pour la pêche à la ligne un adoucissement à sa douleur désormais sans espoir.

Le soir même, le recteur destitué recevait une communication du ministre, l'informant qu'il était réintégré dans ses fonctions.

Le ministre avait reconquis son arche.



LA FEMME CHRÉTIENNE

et ses devoirs.

PAR LE PÈRE JEAN-BAPTISTE BOONE,
de la Compagnie de Jésus. (1)

Mission de la femme chrétienne.

CHAPITRE IV.

La femme chrétienne mère.

II. Devoirs d'une éducation chrétienne.

Il lui apprend dès son enfance à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché. (Tob. 1.)

Elever les enfants pour Dieu et pour l'Eglise, voilà le devoir du chrétien.

Si la raison fait connaître aux parents la nécessité pour leurs enfants d'une éducation civile qui les rende capables de remplir les emplois du monde, la foi leur fait sentir l'obligation de donner une éducation chrétienne qui leur apprenne à s'acquitter des devoirs religieux: car la foi enseigne que les enfants appartiennent à Dieu seul, qu'il est leur véritable père et leur seigneur légitime, puisqu'il leur a donné l'être, et qu'il le leur conserve; elle enseigne que Dieu n'a confié les enfants aux parents, et ne les en a rendus dépositaires, qu'à condition qu'ils les élèveraient dans la piété, et qu'ils leur apprendraient à le servir et à l'aimer. " Je l'ai créé, je l'ai formé, je l'ai fait pour ma gloire; et cette gloire je la donnerai à qui que ce soit. " (Is. XLVIII.)

C'est assez pour un simple chrétien d'observer la loi divine, mais cela ne suffit pas à un père et une mère; il leur est impérativement prescrit d'en instruire leurs enfants, et de leur faire remplir ses commandements. Ecoutez Moïse qui parle au nom de Dieu à tout un peuple: " Gravez dans votre cœur toutes les protestations que je fais aujourd'hui et recommandez à vos enfants de garder, de pratiquer tout ce qui est écrit en cette loi. " (Deut. XXXII.)

Ce n'est pas assez d'avoir dans le sacrement du baptême délivré votre enfant du péché originel; vous devez encore par une éducation chrétienne en prévenir les suites, en réparer les funestes effets; car quoique le péché originel soit détruit par la régénération, il reste cependant toujours au fond du cœur une source intarissable de faiblesse et de fautes: la malheureuse concupiscence, le penchant au mal et l'éloignement du bien. Figurez-vous donc, au moment où cet enfant sort de l'eau baptismale, Jésus-Christ vous

(1) Ce travail est pris, avec permission spéciale, dans la *Petite Bibliothèque Chrétienne*, publiée à Bruxelles [Belgique] par le R. P. Kieckens, S. J. [Collège St Michel].

Un opuscule par mois. Prix pour le Canada: 70 centins par année.

disant, comme la fille Pharaon à la mère du jeune Moïse, qu'elle venait de retirer des eaux du Nil et d'adopter pour son fils : " Recevez cet enfant et élevez-le pour moi ; je vous en donnerai la récompense. (Exod. II.)

" C'est ce que j'ai de plus précieux au monde. Je vous le confie parce qu'après moi il n'y a rien dans la nature qui ait autant de tendresse pour lui, sur lui plus d'autorité, qui désire plus vivement, qui puisse plus efficacement faire son bonheur que vous. " Elevez-le dans des sentiments dignes de moi, nourrissez-le du lait de ma doctrine et du pain de ma parole. (Mgr Giraud.)

Et quand ce divin Sauveur a élevé le mariage à la dignité de sacrement, n'est-ce pas pour vous donner plus de moyens, plus de grâces d'élever chrétiennement les enfants qui en naîtraient ? N'est-ce pas encore dans la même vue qu'il a érigé en loi l'indissolubilité du lien conjugal ? Il a voulu que, demeurant toujours unis, les époux pussent constamment vaquer de concert aux longs soins qu'exige l'éducation des enfants.

C'est donc un devoir sacré d'élever les enfants chrétiennement ; mais c'est un devoir bien difficile ; c'est un devoir dont hélas ! on s'acquitte ordinairement bien mal.

En effet, combien de parents, même avec les intentions les plus pures, manquent l'éducation de leurs enfants ! Et d'où vient ce malheur ? De ce qu'ils ne connaissent pas les VRAIS PRINCIPES DE L'ÉDUCATION et ne prennent pas les MESURES INDISPENSABLES pour la faire réussir.

III. Vrais principes de l'éducation. — Mesures indispensables.

Quels sont ces vrais principes ? Quelles sont ces mesures indispensables ? C'est ce que nous allons examiner dans les instructions suivantes.

Nous distinguons dans l'éducation trois parties : l'éducation du corps, l'éducation de l'esprit et l'éducation du cœur, ou l'éducation morale et religieuse.

¹⁰ *L'éducation du corps* renferme, en outre des soins physiques relatifs à la santé, les formes honnêtes et agréables, utiles pour se présenter dans la société. Un des devoirs des parents est de pourvoir à l'entretien de leurs enfants, convenablement et selon leur état. Mais s'il est des parents qui, contre la nature même, accordent trop peu à leurs enfants ; il en est d'autres, en grand nombre, qui leur accordent trop. Ils font de l'éducation un objet de mollesse, de luxe et de vanité. Le corps doit être soigné, moins pour lui que pour l'âme qui doit s'en servir un jour pour le gouverner. Le corps doit obéir et servir. Dès les premiers jours de la vie, il faut traiter le corps d'un enfant comme un serviteur, et non comme un maître ; l'endurcir peu à peu en ne lui accordant rien au de là de ce qui est nécessaire, car tout superflu à cet âge est nuisible et dangereux ; il ne faut céder à aucun caprice, ni

avoir peur des larmes et des cris d'un enfant. La nature des enfants est remplie de fantaisie, de faux instincts, de besoins factices, qu'il faut combattre et réprimer dans l'intérêt de leur bonheur. Accoutumer leur corps à supporter les impressions qu'ils ne pourront éviter plus tard, c'est le meilleur moyen de garantir leur santé.

Il faut accoutumer les enfants de bonne heure à la tempérance et à la sobriété. Ces deux vertus sont aussi nécessaires à la santé du corps qu'à la bonne disposition de l'âme. Ce sont même les plus utiles aux enfants et les seules qu'ils aient occasion d'exercer tous les jours ; par là ils prennent la salubre habitude de résister à ce qu'il y a de déraisonnable dans leurs desirs ; ils apprennent à se vaincre, à réprimer leurs passions. Ces victoires remportées porteront plus tard leurs fruits. La tempérance est peut-être le point sur lequel la morale et l'hygiène se trouvent le plus d'accord.

Que les enfants mangent peu, mais souvent ; qu'ils ne mangent que des mets simples et salubres, qu'ils prennent beaucoup d'exercice, surtout en plein air, que le mouvement et une certaine fatigue assouplissent et fortifient leurs membres, qu'ils se couchent de bonne heure sur des lits durs, et se lèvent de bonne heure aussi pour respirer l'air pur et frais du matin ; par là, ils échapperont à beaucoup de maladies du corps et de chagrins de l'âme. *Voulez-vous préparer un heureux avenir à un enfant, dit un excellent écrivain moderne, soignez son corps comme s'il était le fils d'un paysan, et son âme comme s'il était fils d'un roi.*

Voilà pour les soins physiques relatifs à la santé des enfants, surtout dans le premier âge. Que ces soins soient continués dans le même esprit, à un âge plus avancé, par des exercices corporels plus laborieux.

Venons aux formes honnêtes et agréables, utiles pour se présenter dans la société, à la science du monde, à la vraie politesse

Que les mères chrétiennes comprennent bien que la pratique simple et naïve de la charité et de la modestie est la vraie politesse et la meilleure disposition pour apprendre sans danger la science du monde.

Que penser de ces mères, qui n'attendent pas l'âge de raison dans leurs enfants, pour leur faire goûter les folles joies du monde, et pour éveiller dans leurs jeunes cœurs les plus dangereuses impressions de la vanité et du vice ? Elles sont plus enfants que leurs enfants mêmes, ne montrant ni prévoyance, ni expérience. De là ces choses inouïes, jusqu'à nos jours, dans les familles chrétiennes ; ces bals d'enfants, qui surexcitent leur sensibilité, et ne nuisent pas moins à leur corps qu'à leur âme. Plus tard les vœux de ces mères seront remplis, quand elles verront leurs enfants accueillis, recherchés, trouvés aimables. Vous ignorez donc, pauvres parents, que c'est ce perni-

cieux usage qui peuple la société de ces esprits légers, superficiels, dénués de connaissances, de jugement, vides de mérites et pleins de prétentions ?

Sans doute, il est utile et même nécessaire de donner à vos enfants la science du monde, mais commencez par l'acquérir vous-mêmes. Distinguez le monde, c'est-à-dire la société, avec laquelle Dieu veut que vous viviez dans la paix, de cette portion du monde, que Jésus-Christ et les Apôtres appellent simplement le monde, dont les principes, les maximes, les règles sont diamétralement opposés aux maximes, aux principes, aux règles de l'Évangile, et dont la prétendue sagesse est une folie devant Dieu, (I Cor. III.) Ne confondez pas la vraie, la sainte science du monde, avec cette science mondaine, que saint Grégoire appelle la science de la damnation. Discernez soigneusement ce qu'on peut, ce qu'on doit faire pour le monde, de ce qu'il est nécessaire d'éviter ; les choses, où l'on doit lui complaire, de celles, où il est ordonné de lui résister. Quand vous serez instruites vous-mêmes, mères chrétiennes, de tout ce qui est permis et défendu à l'égard du monde, allez alors l'enseigner à vos enfants ; montrez-leur à se conformer aux bienséances du monde, mais à ne pas s'assujettir à ses maximes perverses ; inspirez leur cette politesse chrétienne recommandée par saint Paul, qui, rendant à chacun ce qui lui est dû, proportionne ses égards aux diverses relations. (Rom. XII, 10.)



VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

CHAPITRE III

Le Novice.

(suite)

En ce même temps, se trouvaient au couvent de Mistretta des sujets d'une haute vertu. Plusieurs des novices, compagnons du serviteur de Dieu, illustrèrent plus tard la famille Capucine par des actes héroïques et des miracles avérés.

Parmi les religieux profès, on en remarquait alors plusieurs très avancés dans la perfection, Il suffira de mentionner ici le Père François-Marie, le Frère Benoît de Mistretta et le Père Jean Volpe, surnommé le Jeune, pour le distinguer d'un autre Père du même nom. Ce grand serviteur de Dieu mourut le 23 août 1743, en grand renom de sainteté, et après avoir

opéré des prodiges. Doué du don de prophétie et de l'intuition des cœurs, il révélait parfois à ses interlocuteurs leurs plus secrètes pensées avec une étonnante précision. La voix publique lui attribuait, entr'autres miracles, la résurrection de deux enfants.

Frère Félix avait donc sous les yeux d'admirables exemples de perfection ; et il était lui-même sous les yeux de religieux consommés en vertus. Pour avancer sûrement dans la sainteté il se fit à tout d'abord trois règles ou principes, desquels il ne s'écarta jamais.

Sa première règle fut de détacher de jour en jour son cœur de toutes les choses terrestres pour l'occuper uniquement de Dieu. En lui, l'action et le repos, les pensées et les affections, la volonté et les désirs, tout devait être pour Dieu. Et non seulement il dirigeait vers ce but suprême, ses pénitences, ses prières, et les travaux que lui imposait l'obéissance ; mais les actions même indifférentes en elles-mêmes, telles que le boire et le manger, et le délassement de la récréation, devenaient pour lui autant d'exercices d'amour de Dieu.

Sa seconde règle fut de s'estimer en tout temps peu de chose, de s'humilier en tout, et d'aimer de cœur les mépris et les humiliations. Méditant un jour sur les humiliations que le Sauveur a endurées dans sa Passion, il s'engagea à ne jamais répondre quoi que ce soit aux reproches, aux admonestations, ou même aux injures, de quelque part qu'elles lui vîssent. Pour se rappeler sans cesse son engagement, il résolut de porter habituellement dans sa bouche un petit caillou, à l'exemple de son compatriote, notre Bienheureux Bernard de Córleon. Il le porta pendant seize ans continus et ne le déposa que lorsqu'il fut devenu absolument insensible à tout ce qui humilie et contrarie la nature. Ceci nous montre, observons-le en passant, que les Saints, de quelques grâces qu'ils aient été prévenus, ne sont pas dispensés de lutter contre eux-mêmes, et qu'ils ne parviennent aux sommets de la perfection que par des efforts persévérants.

Le père Maître des novices, avec son grand discernement, voyant Félix merveilleusement apte à la perfection, ne craignait pas de l'humilier de toutes façons, tant en public qu'en particulier. Il trouvait à redire à tout ce que faisait le novice ; il lui infligeait sans cesse, et plus souvent qu'aux autres, ces pratiques d'humilité et de pénitence en usage dans les noviciats. — "Frère Propre-à rien, lui disait-il, vous ne serez jamais qu'un embarras". — L'humble Félix acceptait tout pour l'amour de Dieu, sans jamais se décourager, ni même se laisser troubler. Il reconnaissait son incapacité et son inutilité ; mais il suppliait qu'on voulût bien, pour l'amour de Dieu, le supporter, lui, pauvre chétif, c'est ainsi qu'il se désigna jusqu'à la fin de ses jours

Sa troisième règle fut de se mortifier en toutes choses pour devenir plus semblable à Jésus-Christ crucifié. Toutes les pratiques austères en usage dans l'Ordre étaient un bonheur pour lui ; et sans cesse il suppliait le Maître des novices de lui permettre des pratiques particulières de pénitence. Mais ce dernier, observant que Félix avançait continuellement dans la vertu, et que les travaux les plus pénibles et les plus absorbants n'empêchaient nullement l'union de son cœur avec Dieu, ne lui accordait que bien rarement la permission désirée. L'humble novice se soumettait sans mot dire ; et jamais la passion des austérités ne put lui faire transgresser la parole de l'obéissance.

L'obéissance ne put toutefois empêcher qu'on ne vit se dessiner très nettement en Fr. Félix, dès les jours de son noviciat, cet esprit d'austérité qui deviendra un des traits principaux de sa vie. Il connaissait, on vient de le voir, la vie de son compatriote, le B. Bernard de Corléon, mort soixantedix ans auparavant ; sur cette vie il voulait calquer la sienne. Or, la caractéristique de ce saint religieux avait été la pénitence poussée jusqu'à des excès effrayants. Fr. Bernard, il est vrai, avait été pécheur : il voulait expier. D'un tempérament fougueux auquel il avait trop accordé dans le siècle, il voulait mâter sa chair et la réduire absolument en servitude. Ses historiens nous apprennent qu'assailli, à une époque de sa vie religieuse, par de violentes tentations, pour en triompher, il passa jusqu'à trente nuits consécutives sans sommeil, debout devant le tabernacle. Toujours est-il qu'on vit alors bon nombre de religieux siciliens, enthousiasmés par les exemples récents de leur compatriote, se lancer généreusement dans la voie d'une pénitence héroïque. Au premier rang de ces amants de la Croix, nous apparaissent le Vén. Fr. André de Burgio, mort à Palerme, en 1772 ; et notre B. Félix.

Ce dernier avait un tel désir d'être immolé à Dieu par les vœux solennels, que lorsqu'il parlait de sa profession prochaine ses yeux semblaient lancer des flammes, son visage se transfigurait. — " Appartenir à Dieu corps et âme, s'écriait-il, oh ! quel bonheur ! Et quel honneur ! " — Et en disant cela, il paraissait près d'entrer en extase.

Et Dieu répandait chaque jour plus largement ses dons sur son fidèle serviteur. Et celui-ci progressait visiblement dans l'amour de Dieu et dans la sainteté. Et le Maître des novices, ainsi que les fervents religieux, observaient, attendris, ce novice en lequel resplendissaient merveilleusement l'esprit d'oraison et de pénitence, la mansuétude et l'humilité. Et ils bénissaient Dieu qui donnait à leur Ordre une si belle âme.

Pendant l'année du noviciat, on vit plusieurs fois Fr. Félix ravi en Dieu, le visage rayonnant. Une fois aussi, après la sainte Communion, on le vit élevé d'un palme au-dessus du sol.

A l'expiration du temps d'épreuves, à l'unanimité et à la grande joie de tous, Fr. Félix fut admis à la profession solennelle. Il prononça ses vœux le 10 octobre 1744, vers les dix heures du matin, après la sainte Messe, à laquelle il avait communie. Touchant usage que nous trouvons dans beaucoup de communautés religieuses: l'âme se consacrant sans réserve et sans retour au Sauveur qui vient de se donner à elle par la sainte Communion!

Pendant cette cérémonie, l'attitude du nouveau profès, l'expression de ses traits, le feu de son regard, les larmes qui ruisselaient de ses yeux, émerveillaient et attendrissaient les assistants.

A dater du jour de sa profession, Fr. Félix, selon la recommandation de notre séraphique Père, ne se considéra plus sur la terre que comme un pèlerin et un étranger. Toutes ses aspirations ici-bas étaient pour le ciel, où il habitait déjà par ses désirs; le reste lui était absolument indifférent. Il n'éprouva donc ni satisfaction ni déplaisir lorsque les supérieurs lui donnèrent l'obéissance pour le Couvent de Nicosie, sa ville natale.

Arrivé dans sa patrie, où s'était écoulée sa vie jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, et qu'il n'avait quittée que depuis seize mois à peine; il n'y visita absolument personne, pas même sa sœur ou ses proches parents. Quelques-uns de ses anciens amis ou compagnons de travail, apprenant son retour, vinrent le visiter. Il se présenta à eux les yeux modestement baissés, les mains dans les manches; et après un court échange de paroles courtoises, il prit humblement congé d'eux.

Une telle indifférence pour tout ce qui est de la terre, un oubli si complet du passé, fit l'admiration même des religieux les plus anciens et les plus avancés dans la vertu.

(à suivre.)



.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

Série 21

Opérettes pour garçons

La galette de grand'mère	—	—	0,65
Le renard et la cigogne.	—	—	0,90
La petite guerre.	—	—	0,65
La vengeance de maître Herbetto.	—	—	0,75
			<hr/> 2,95

Série 41

Opérettes pour filles.

La galette de grand'mère.	—	—	0,65
Fleurs et abeilles.	—	—	0,90
Un Thé chez Madame Grispoil.	—	—	0,65
Le renard et la cigogne.	—	—	0,90
			<hr/> 3,10

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

La Voie Douloureuse.

Le Prêtre.

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

La Sainte Messe.

Il régnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-dire : 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuillets à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Petit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur papier.* — Litanies de la Résignation.

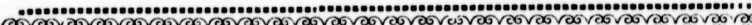
Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur. 3 cents chacun. — \$ 2.00 le cent.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



Vieux Timbres-Poste.

Voulez-vous faire une bonne œuvre à peu de frais et contribuer au culte eucharistique? Mettez de côté tous les timbres-poste que vous recevez; cherchez dans vos vieux papiers les enveloppes portant encore des timbres; demandez à vos parents et amis d'en faire autant et de vous remettre ce qu'ils auront ramassé. Puis, quand vous en aurez une certaine quantité, envoyez tout cela par la poste à l'IMPRIMERIE JEANNE D'ARC, à MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.


Le produit de la vente de ces timbres-poste sera employé exclusivement **au culte eucharistique**. Ces petits morceaux de papier se transformeront en ornements, lumineuse et objets du culte, et prieront pour vous.

Pour rendre cette offrande plus méritoire encore, faites la convention avec Celui qui est prisonnier par amour pour vous dans le tabernacle, que chaque fois que vous prendrez la peine de recueillir un timbre-poste, ce sera par amour pour lui. Vous ferez ainsi autant d'actes d'amour de Dieu, en action.

N. B. Ne détachez pas de leurs enveloppes les timbres datant de plusieurs années; ils ont plus de valeur ainsi.

Pour les timbres les plus récents, vous pouvez les séparer de l'enveloppe mais en laissant un morceau suffisant pour ne pas endommager la dentelure du timbre.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc fera une loterie le 4 octobre prochain. Toute personne envoyant de vieux timbres-poste avec son adresse, sera inscrite pour un billet de cette loterie. Il ne sera cependant accusé réception que des envois assez considérables à moins que l'expéditeur n'ajoute un timbre neuf pour la réponse.



A VENDRE A L'IMPRIMERIE JEANNE D'ARC.

Le SCAPULAIRE de N.-D. du MONT-CARMELO

SUIVI DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS
SUR LA COMMUNION DES SAINTS ET SUR LA DIME.

Par

J. T. SAVARIA,

Chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal.

Prix: broché 40 centins, relié 50 et 60 centins. Frais de port en plus.